

L'homme-rose

Yvon Rivard

Number 1, Spring 2003

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/2227ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers littéraires Contre-jour

ISSN

1705-0502 (print)

1920-8812 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Rivard, Y. (2003). L'homme-rose. *Contre-jour*, (1), 43–50.

L'homme-rose

Yvon Rivard

À Marie et à Joseph

Quand Valéry a rencontré Rilke à Muzot, « un très petit château terriblement seul dans un vaste site de montagnes assez tristes », il ne pouvait imaginer que quelqu'un puisse vivre ainsi isolé dans « un tel abus d'intimité avec le silence » et craignait que cela ne lui soit néfaste : « Cher Rilke, qui me paraissiez si enfermé dans le temps pur, je craignais pour vous cette transparence d'une vie trop égale qui, à travers les jours identiques, laisse distinctement voir la mort ». En lisant le recueil *Les roses*, que Rilke a écrit en français à la fin de sa vie, j'éprouvais un peu ce même sentiment, et pour la première fois ouvertement je me suis révolté contre l'emprise que Rilke exerce sur moi depuis le jour lointain où j'ai lu *Les cahiers de Malte Laurids Brigge*. En un instant, tous les échecs et tous les épisodes difficiles de ma vie m'apparurent (comme ce passé simple) comme autant de pétales d'une rose dans laquelle un désir trop grand de perfection et de pureté m'aurait enfermé. Pourquoi m'étais-je tant de fois éloigné des êtres que j'aimais, pour me retrouver seul, au bout du monde, dans un espace tellement vaste que je n'avais d'autre choix que d'écrire pour ne pas m'y dissoudre, tellement silencieux que je devais apprendre à me tenir compagnie.

Je me souviens d'un de ces petits châteaux terriblement seuls dans lequel j'étais allé me recueillir : là où je ne suis jamais allé, pensais-je, je pourrais me retrouver. Le château en question n'était même pas une petite cabane de bois perdue dans les montagnes mais un de ces petits chalets de pauvres, construit avec des matériaux bon marché, avec vue imprenable, derrière, sur une forêt d'épinettes, devant, sur une route pavée qui conduisait à la mer, un kilomètre plus loin. Bien sûr, c'était sur une île, dont le nom, Miscou, avait quelque chose de tronqué, comme un souffle ou un tremplin trop court, un saut brusque, une conclusion hâtive. Pour aller à la mer, il fallait traverser un champ jonché de bungalows aussi terriblement seuls que mon chalet dont ils étaient sans doute les parents, et la mer, protégée par des dunes à peine plus hautes qu'un château de sable n'était pas encore ou n'était plus la mer, c'était une baie qui n'avait pour se souvenir du large que de faibles marées et pour horizon le trait bien visible de l'autre rivage. L'île voisine respirait mieux mais avait de moins belles plages, elle avait un nom plus rond, plus lumineux, Lamèque, mais voilà j'avais choisi l'autre qui était un petit point têtu, perdu au milieu de nulle part. J'ai tenu le coup une dizaine de jours, grâce aux soleils couchants sur la baie, à l'épopée de Steinbeck qui me donnait pour compagnons des êtres plus miséreux et plus grands que moi, à ma voiture qui me donnait l'illusion d'être libre et que je lavais religieusement comme tous les habitants de l'île qui n'avaient plus d'autre richesse ou d'autre dieu que cela qui brillait au soleil et leur promettait une autre vie si celle-ci venait à manquer, comme la morue ou le chômage. Le génie, c'aurait été de supporter tout cela pendant deux mois, un an, jusqu'à « cet ineffable accord du néant et de l'être » auquel la rose parvient, après avoir décliné « les faciles délices complètes de tes sœurs d'été ».

*Rose qui, en naissant, à rebours imites
les lenteurs de la mort.*

Mais qu'y avait-il donc là de si difficile à supporter, en quoi cet exil volontaire était-il si terrible, qui avait toutes les apparences de vacances ? C'est qu'il n'y a pas de vacances pour les roses, l'espace dans lequel elles se déploient, elles doivent aussi le contenir, ce qui leur manque est enfoui en elles, de sorte que, n'en déplaise à Rilke, cette façon de voyager en tournant autour de soi, de dormir tout en étant éveillé, n'est pas de tout repos, à moins d'être Dieu.

*Car ce n'est pas travailler que d'être
une rose, dirait-on.
Dieu, en regardant par la fenêtre,
fait la maison.*

Éloignons-nous des roses quelques instants pour revenir à ce voyageur qui, sans le savoir, continue de marcher dans les traces de Rilke, à la poursuite de quelque chose qu'il ne saurait même plus nommer (« l'ouvert », « l'espace intérieur du monde », « l'espace angélique »), une façon de vivre si simplement au plus près des choses et des êtres que plus rien ne pourrait l'en séparer, pas même le temps qui serait obligé de s'arrondir autour d'eux et se verrait du coup détourné de sa course, condamné à la paix inépuisable d'une fontaine, d'un cerceau. Voilà ce qui a mené notre voyageur sur son île, voici le paradoxe qui lui semble alors intolérable : lui qui rêvait de se libérer du désir pour pouvoir tout embrasser ne cesse de penser aux absents, l'enfant prodigue qui souhaitait « n'être plus qu'un léger instant du matin qui prend conscience de soi » (*Les cahiers de Malte*) arrive à peine à secouer les siècles qui s'entassent entre les minutes, lui qui croyait vivre davantage en se tenant silencieusement au bord du monde et de lui-même enfin réunis dans une seule image, il n'a plus que le souvenir de son corps pour jouir de l'espace trop intériorisé :

*Rose, toi, ô chose par excellence complète
qui se contient infiniment
et qui infiniment se répand, ô tête
d'un corps par trop de douceur absent,*

*Rien ne te vaut, ô toi, suprême essence
de ce flottant séjour ;
de cet espace d'amour où à peine l'on avance
ton parfum fait le tour.*

Cet été-là, sur l'île de Miscou, notre voyageur, qui au fond n'affectionne les îles que parce qu'il en est une lui-même, s'insurge sans le savoir contre le maître qui était littéralement amoureux des roses (comme des vergers, des fontaines ou des fenêtres), non pas en poète qui cultive des métaphores, mais comme un homme qui trouve auprès d'elles le plaisir, le réconfort que d'autres trouvent dans la musique, la religion ou l'amour.

*Abandon entouré d'abandon
tendresse touchant aux tendresses...
c'est ton intérieur qui sans cesse
se caresse, dirait-on ;*

*se caresse en soi-même,
par son propre reflet éclairé.
Ainsi tu inventes le thème
du Narcisse exaucé.*

Le voyageur se dit qu'il donnerait toutes les roses du monde et tous les soleils couchants qui figent dans la baie des hérons millénaires, pour un instant avec la femme qu'il aime ou avec ses petits enfants qui ne le laissent pas un instant tranquille au bord de quoi que ce soit, qui le tirent hors de lui-même, corps et tête, dans l'aventure merveilleuse et périlleuse de cet autre Narcisse qui ne voit plus dans l'eau que de l'eau et des morceaux de ciel déchiqueté par les cailloux qu'on y lance.

Quand j'ai relu *Les roses*, à la demande de Lucie Lambert¹ (Rilke aurait-il trouvé en Mauricie de nouveaux petits châteaux terriblement seuls pour y recommencer à mourir ?), je me disais qu'à trop vouloir rattacher le ciel et la terre on risquait de perdre les deux, que le moi, même élargi par tout ce qu'il voit, ne pouvait infiniment tout contenir, et que même s'il le pouvait il n'en déjouerait pas pour autant la mort, il vivrait tout au plus dans une sorte « de temps pur », « de transparence », de songe dont la mort brutalement le réveillerait, comme le craignait Valéry. *Les roses* déploient toute la sensibilité dont Rilke est capable pour apaiser la vieille querelle du dedans et du dehors, du mouvement et de l'immobilité. En fait, la grande question que se pose Rilke et à laquelle les roses semblent fournir une réponse est la suivante : comment puis-je être en même temps ouvert et fermé, jusqu'où puis-je m'éloigner de moi-même, me nourrir d'espace, consentir à ce qui passe sans perdre contact avec ce centre en moi immobile qui transforme tout le visible en invisible, qui réduit tout « ce flottant séjour » d'une vie à « une suprême essence », sorte de parfum subtil qui engrange le temps ? Entre l'ange dont la perfection

¹ Ce texte paraîtra en introduction au *Dixième Livre d'Artiste* de Lucie Lambert intitulé « Les roses de Rainer Maria Rilke », édition bilingue, traduction Douglas G. Jones, éditions Lucie Lambert.

consiste à reposer parfaitement en lui-même et l'homme qui ne cesse de se répandre, Rilke a inventé l'homme-rose « qui se contient infiniment et qui infiniment se répand », semblable à l'homme-abeille dont il avait eu l'idée dans une lettre désormais célèbre : « Nous butinons éperdument le miel du visible pour l'accumuler dans la grande ruche d'or de l'Invisible » (Lettre à M. de Hulewicz). Vivre ainsi, c'était, on s'en souvient, le vœu du poète dans les

Élégies :
Nulle part, bien-aimée, le monde n'existera sauf
en nous. Notre vie se passe à transformer.
Et, toujours plus réduit, ce qui est extérieur
disparaît. (...)

Ainsi va la pensée de Rilke vers une purification toujours plus grande du visible, du vivant, du périssable, dans l'espoir de vaincre la mort en la devançant, en en faisant déjà pour ainsi dire le travail. Bien sûr, il faut d'abord consentir au miel du visible avant de le transformer en or de l'invisible, mais il ne faut pas trop s'y attarder. Rappelons-nous l'exhortation rilkéenne, dans la même élégie, à aimer plus que l'être aimé, à sacrifier même le désir pour atteindre l'objet vers lequel il nous portait.

que de fois vous avez dépassé l'amant, respirant,
respirant, après une course bienheureuse qui n'avait d'autre but
que le libre espace.

L'amour n'avait d'autre but que de mettre l'être en contact avec « le libre espace », avec l'espace purifié en quelque sorte du périssable qu'était l'amant, mais cet espace, lui-même livré à la corrosion du temps, doit à son tour être purifié par un travail incessant de transformation qui consiste à le faire passer du regard au cœur : « nulle part, bien-aimée, le monde n'existera, sauf en nous ».

Le danger d'une telle transformation, c'est qu'à la fin il n'y ait plus rien à transformer, soit que le regard butine de moins en moins ou que le cœur ne se nourrisse plus que de son propre désir d'éternité, un peu comme dans ce conte où l'on meurt de faim parce que tout ce qu'on touche se change en or. Le danger, me disais-je, seul un jour de pluie sur l'île de Miscou, abandonné

des hommes et des dieux, c'est d'être encore plus faible d'avoir voulu se fortifier : je ne fermerai pas les yeux, aucune douleur, aucune joie ne viendra me distraire de ma tâche, qui est de tout voir, tout supporter, comme si tout apparaissait et disparaissait à chaque instant, comme si je créais tout ce que je voyais et que j'étais en même temps créé par tout cela. Rilke, à Miscou, aurait soutenu l'ennui (toutes ces heures qui ne sont même pas des chemins), la solitude (qui donc si je criais, ici, m'entendrait ?), l'angoisse (que me veulent ces hérons, ces épinettes ?) jusqu'à ce que cette détresse s'illumine :

*Et soudain, dans ce pénible " nulle part ", soudain
la place indicible, où l'insuffisance pure
incompréhensiblement se transforme et se change
en cette surabondance vide.*

Je n'ai pas cultivé Miscou assez longtemps pour qu'y apparaisse une rose, cette « surabondance vide ». J'ai plutôt appelé au secours, et ce sont mes petits-enfants, lâchés libres dans l'espace, qui ont fait pour moi tout le travail. Plus indisciplinés que les roses et les abeilles, ils ne voulaient jamais rentrer, ils n'en avaient jamais assez de l'eau, du sable, du soleil, sans se soucier de l'instant où tout cela leur serait retiré, sans penser qu'un jour tout le visible ne serait plus qu'une image, qu'une émotion, qu'ils ne pourraient plus s'élancer sur cette plage qu'en fermant les yeux. Il ne leur venait pas non plus à l'esprit qu'ils ne devaient pas cueillir plus qu'ils ne pouvaient contenir, plus qu'ils ne pouvaient ramener à la ruche, qu'il ne fallait pas trop s'avancer dans l'espace, dans la joie, dans l'amour, de peur d'y disparaître, d'être à leur tour le miel de quelque abeille géante et invisible. Non, ils jouaient jusqu'à l'épuisement à épuiser le temps et l'espace qui leur étaient donnés de la même façon qu'ils creusaient ici et là sur la plage des trous que la mer remplissait au fur et à mesure qu'ils les vidaient. Et c'est ainsi qu'ils ne voyaient pas le temps passer, qu'ils vivaient dans le temps pur du recommencement, comme si l'univers, qui lui aussi ne demandait pas mieux que de s'épuiser librement, qui n'avait que faire de l'or dans lequel nous voulions le figer, avait conclu un pacte avec eux : n'essayez pas de me retenir et c'est moi qui vous porterai jusque dans votre sommeil, ne craignez pas de me gaspiller, de me jeter après usage dans le grand trou de la mémoire, et c'est moi qui me souviendrai de vous et vous réveillerais quand vous aurez besoin de moi.

En fin de journée, quand les enfants avaient bien fait leur œuvre, quand ils nous avaient forcés, nous les adultes, à les regarder jouer, à nous laisser butiner par la lumière, la mer, le sable, jusqu'à ce que nos pensées s'évanouissent dans le visible, nous rentrions dans ma cabane, petit château terriblement seul, mais qui désormais traversait la nuit comme un petit bateau, sans crainte d'échouer, éclairé par la lumière dorée que répandaient les cheveux et le sommeil agité des enfants. Voilà pourquoi les enfants et les roses existent, pour absorber un peu de cette vie caduque qui est la nôtre et y verser un peu d'éternité :

*Rose, eût-il fallu te laisser dehors,
chère exquise ?
Que fait une rose là où le sort
sur nous s'épuise ?*

*Point de retour. Te voici
qui partages
avec nous, éperdue, cette vie, cette vie
qui n'est pas de ton âge.*

Les enfants, bien sûr, sont des roses supérieures aux roses, comme les roses elles-mêmes sont supérieures aux poèmes. Mais voilà, on n'a pas toujours la grâce d'avoir sous les yeux des enfants qui nous consolent de ne plus en être et nous apprennent à ne plus vieillir en retournant constamment le sablier des instants ; on n'a pas tous non plus le génie de trouver dans les roses des amies plus sûres que toutes celles que nous n'osons pas aimer ou qui ne nous aiment plus. C'est alors que faute d'enfants ou de femmes avec lesquels s'aventurer dans « cet espace d'amour où à peine l'on avance », je me tourne vers Rilke, je me reconnais en lui, je lui en veux d'être ce que je suis :

*Qui nous a ainsi retournés que nous,
quoi que nous fassions, nous avons cette allure
de celui qui s'en va ?*

Mais toujours, immanquablement, ma colère tombe, je lui pardonne presque d'avoir abandonné femme et enfant pour un Rodin ou un Muzot, d'avoir été jusqu'à sa mort un enfant prodigue, car s'il avait été autre, comment aurait-il pu dire tout ce qui lui manquait, me redonner tout ce que j'ai refusé ? Les poèmes de Rilke, quels qu'ils soient, les plus grands ou les plus petits, creusent dans la terre des trous pour y semer de la lumière, si bien que les roses qui en sortent manquent peut-être de chair, mais pour peu qu'on les transplante dans notre propre détresse, elles deviennent les enfants qu'on n'a pas, qu'on n'a plus, et voici que notre cœur n'est plus un petit château terriblement seul, mais un château de sable livré aux caprices des vagues et des petites mains maladroites.

Avril 2002